

## JEAN-SÉBASTIEN BACH : BIEN ENTENDU...

**I**L est assez stupéfiant de constater que le « retour à Bach » s'est déclenché pour le « grand public »... le Vendredi Saint 1829. Félix Mendelssohn offrait ce soir-là aux habitants de Berlin la « Passion selon Saint Matthieu », juste 100 ans après sa création à l'église Saint-Thomas de Leipzig par J.S. Bach lui-même !

Cette œuvre, on le sait, a passé au-dessus de la tête de plus d'un paroissien de St-Thomas en 1729. « Dieu nous garde — se serait écriée une vieille dame plutôt traditionaliste — c'est sûrement de l'opéra ! » Certains furent choqués, dérangés, provoqués même. Cette œuvre, ainsi que toute l'œuvre... liturgique de J.S Bach (ses trois cycles de Cantates, ses Motets, son Magnificat, ses Messes brèves, sa Messe en Si et toute son œuvre d'orgue), destinées au culte luthérien, vont-elles encore passer au-dessus de nos têtes en 1985 ?

### **Entendre Bach, en cette année de la Musique**

On peut avoir quelques frissons quand on voit ce que fut, au début du siècle, le « retour à Bach », nous restituant le

plus souvent un Bach-robot, mécanisé, « machinisé », dans des interprétations glaciales, dites « impartiales » — idéales pour une certaine critique — alors qu'il suffit de regarder l'écriture, la calligraphie de J.S Bach, pour se rendre compte que tout y est courbe, souplesse, dans un équilibre rare, par rapport à un Haendel par exemple. J.S Bach, on le sait, ne cessait de dire à ses élèves : « Chantez, que cela chante ! » Chanter, c'est d'abord respirer, c'est aussi prononcer, articuler, mettre en valeur tel ou tel aspect, c'est rythmer, c'est-à-dire « lancer » la phrase et la laisser suivre sa courbe sur cet élan, sa dynamique interne, jusqu'au prochain « lancer ». C'est la mer, le feu...

Laisserons-nous encore J.S. Bach passer au-dessus de nos têtes ? Passerons-nous encore à côté de ce qui fait la valeur fondamentale de sa musique d'église, vocalo-instrumentale, organistique, sans parler de sa musique purement instrumentale qui s'inscrit d'ailleurs dans la mouvance de l'autre ? « Toute musique qui ne concourt pas à la gloire de Dieu et à l'édification (au sens architectural et non pieusard) du prochain est musique du diable », aimait-il à dire. Toute musique qui ne tend pas à établir la cohérence « Dieu-univers-homme » est une musique qui divise (« dia-bolos »), qui mutile, qui aliène. Telle est sa pensée !

Oublierons-nous encore que cantates, motets, Passions, préludes de chorals pour orgue, préludes et fugues d'orgue, messes..., sont des œuvres liturgiques, faites pour un culte d'une partie du peuple chrétien de Leipzig ?

Comment « entendrons-nous » Bach en 1985 ?

Saurons-nous dépasser une simple écoute de concert, de simple... concert, pour une écoute de concert-spirituel, nourrissant, où l'essentiel du message nous est fourni, par des commentaires ou des écrits ? Car n'étant plus tout à fait dans le milieu culturel du Leipzig de 1729, nous avons besoin de réajustement, de béquilles, de quelques prothèses qui nous permettront de mieux entendre, aujourd'hui, ce qui fut autrefois et sera encore, espérons-le..., demain ! Il nous faut dépasser l'aspect purement esthétique, qui est l'une de nos grandes dérives actuelles, car nous sommes encore héritiers d'un courant romantique

qui met l'œuvre d'art d'un individu sur un piédestal et, du coup, ne l'apprécie plus que sur sa valeur esthétique, sa « beauté » en soi et son apport dans l'évolution historique. Non ! la beauté en soi n'est pas le critère premier, surtout pour une œuvre destinée au culte liturgique, n'en déplaise à certains musiciens ! Il nous faut absolument dépasser cette vision donnée par les lunettes « esthétiques », vision aliénante, pour rencontrer un Bach vivant, dans sa réalité de musicien liturgique, au service d'une action sacrée.

### Une musique liturgique

L'essentiel est que cette musique, composée pour la liturgie luthérienne d'une église bien localisée — on ne le dira jamais assez — est un moyen, un truchement nécessaire qui achemine les « entendants » vers Jésus Christ et son Mystère. Car pour Bach, Dieu, c'est Jésus Christ, avec ce que le mystère de son Incarnation suppose de prise en considération de tout l'humain. « Bach a nourri sa musique de mille choses qui n'étaient pas de la musique et le sont devenues », dit pertinemment Luc-André Marcel. Pour J.S Bach, pas de musique religieuse, pas de musique profane : il ne connaît pas cette dualité... Il nous faut donc dépasser une écoute « laïque », purement profane, de Bach, une écoute vidée de sa spiritualité chrétienne, voire de sa fonction rituelle. Ce serait magistralement passer à côté et lui faire le plus bel affront...

Si « beauté » il y a, c'est une conséquence de la conformité, de la convenance de l'œuvre avec la fonction liturgique qu'elle remplit. Cette beauté ne peut pas être appréciée uniquement du seul point de vue musical ou de l'habileté technique. Ce qui compte, ce n'est pas tant d'admirer la manière géniale dont J.S Bach dit ce qu'il dit, mais précisément d'admirer ce qu'il dit et, finalement, Dieu qu'il nous fait rencontrer. N'est-ce pas en cela qu'il peut encore nous être salutaire, au sens fort du mot, nous apporter le salut dont a tant besoin notre monde de désespoir, de violence, de recherche de paradis ?...

Réjouissons-nous de cette année Bach qui peut contri-

buer, pour sa part, à nous apporter le salut à condition de ne pas passer à côté de l'essentiel, sous les faux prétextes de séparation de l'Église et de l'État ou d'esprit scientifique... Ce qui est extraordinaire chez ce musicien croyant — on ne peut le lui enlever — c'est son flair à trouver les formes, les harmonies, les entrelacs rythmo-mélodiques..., tout un ensemble de « techniques » qui mettent en valeur, soulignent, telle idée-force, tel mot d'un texte, selon les procédés de la rhétorique musicale baroque, en usage à l'époque et qui s'inspire tout simplement de la rhétorique des orateurs de l'Antiquité transposée musicalement. Bach en fut, avec son jumeau... Haendel, un des champions inégalés.

La musique de J.S. Bach ne fait pas autre chose que rendre évident... aux oreilles tel ou tel aspect du Mystère chrétien. Il convient essentiellement, pour rencontrer J.S. Bach en vérité, de dépasser même la musique, sa musique — si sublime soit-elle — car cette musique se veut, est signe du Mystère. Et comme tout signe, elle conduit au-delà d'elle-même. Il convient de dépasser la seule délectation — si noble et si savoureuse soit-elle — pour communier, par cette aide merveilleuse, au Mystère prodigieusement, génialement présenté. Il faut nous laisser déranger par certaines interprétations — si facilement traitées d'outrancières, parce qu'elles sont vivantes! — interprétations qui retrouvent les accents, les inflexions, les articulations, l'éloquence en un mot (éloquence hélas bien oubliée, depuis, dans le domaine de la musique liturgique toujours édulcorée, toujours alanguie!...).

Pétri d'esprit baroque, J.S. Bach use de tous les procédés d'une écriture musicale signifiante. S'il n'a pas écrit d'opéra — comme son génial « cheminot », Haendel — il n'a pas fait autre chose que d'en appliquer tous les procédés aux textes sacrés, et cela sans complexe, sans vergogne, le plus naturellement du monde, pour leur donner l'amplification et l'impact qui conviennent. La musique de Bach est d'abord servante de la « Parole », comme toute musique liturgique : elle cherche à mettre en valeur tel ou tel aspect qui lui paraît primordial pour toucher, émouvoir, convaincre. J.S. Bach peut-il encore nous redonner l'espé-

rance ? Peut-il encore, pour nous, chanter la joie qui est vie avec Jésus ? « Jésus, demeure ma joie ! », dit la cantate 147, ce qui n'est pas la laïcisée « Que ma joie demeure »...

Malgré le fait qu'elles peuvent déranger nos habitudes d'écoute, il convient d'accueillir les nouvelles interprétations que nous donnent actuellement des J.E. Gardiner, W. Christie, Ph. Herreweghe, G. Leonhardt et Nikolaus Harnoncourt. Ce dernier, dans les Cantates surtout, dont l'intégralité de la publication se termine, nous livre un Bach « tout nerfs, tout muscles, qui vit sa foi à pleine voix, attachant, infiniment plus proche et plus religieux en définitive que l'image sécurisante imposée par la tradition » (selon le critique Roger Tellart qui écrivait cela dans le journal « La Croix »... en 1974 !).

Ne passons donc pas à côté de l'essentiel de J.S. Bach en cette merveilleuse année 1985 — une chance ! Ne le mutilons pas. Ne le laissons pas mutiler par certains organisateurs de concerts, par certains commentateurs, par certains interprètes...

Sachons, par l'art de J.S. Bach, nous laisser conduire, au-delà de cet art même, à la rencontre de la réalité qu'il sert en homme de foi...<sup>1</sup>

Georges BEYRON

1. Article paru dans *L'Essor du Rhône* (01.03.1985).